

Jacques ORTH, pasteur de 1860 à 1888

Comment la petite histoire rencontre la grande !

Jacques Orth est né à Wangen en 1829, d'un père vigneron et tonnelier. Sa famille vient à Neuville-les-Saverne au début du 17^e siècle ; on compte deux bourgmestres parmi les ancêtres paternels. Distingué par son pasteur, ses parents l'orientent vers les études. Après son baccalauréat, préparé au *gymnasium* de Strasbourg, il entre au séminaire en octobre 1848, poussé autant par ses goûts que par l'habitude courante dans les campagnes protestantes de voir les éléments doués devenir soit instituteurs soit pasteurs.

Il soutient sa thèse de théologie en 1853, intitulée : « *Les huit derniers chapitres d'Ezéchiel comparés au Pentateuque* ». Celle-ci fut d'abord mal accueillie parce qu'elle se faisait l'écho des idées de la nouvelle doctrine exégétique allemande, qui introduisait les raisonnements scientifiques dans la critique des textes et des sources bibliques.

Précepteur privé d'une famille noble allemande exilée de Prusse à Strasbourg, les Wedecke von Hemsdorf, qu'il suit à Paris, il y devient peu après l'assistant du pasteur Meyer et y est consacré en 1854. Il est nommé vicaire à Alteckendorf puis aumônier luthérien de la prison centrale d'Ensisheim en 1855. Il y reste deux ans.

Nommé pasteur à Bréville, près d'Héricourt en Haute-Saône de 1857 à 1860, il est envoyé comme aumônier militaire à l'armée d'Italie en 1859, car il avait appris l'italien. Il avait auparavant épousé une mulhousienne, Adèle Risler. Celle-ci née à Rouen avait très tôt perdu son père. Sa mère l'avait confié à ses belles sœurs Nina et Adolphine Risler, qui avaient fondé à Mulhouse une institution pour jeunes filles. Jacques Orth l'avait connue par l'entremise de Mme Koëchlin grand-mère de la femme de son ami, le pasteur Charles Hoffet. Ils auront cinq enfants : Nicolas, Jean, Edouard, Nina et Adolphine.

Il accepte la paroisse de Rixheim et s'installe à Mulhouse en 1860. En même temps, il dessert Altkirch jusqu'en 1863. Il conserve son poste à Rixheim jusqu'en 1888, puis il devient pasteur de Dornach jusqu'en 1896. Il est ensuite nommé à Saint-Paul à Mulhouse. Il assure également l'aumônerie de la prison de Mulhouse.

Il est connu pour ses contes populaires, ses poèmes et de nombreux articles de théologie. Il publie « *La vie de Jésus, selon M Renan* » en 1863.

Jacques Orth décède en 1902 ; il est enterré au cimetière central de Mulhouse.

Il a laissé des écrits racontant sa vie depuis son enfance, ses études, son séjour à Paris, à Ensisheim, ses aventures en Italie et sa vie familiale et en particulier le récit d'un voyage en Poméranie, qu'il accomplit avec sa fille Adolphine en 1891. Ce voyage avait pour but d'y retrouver son fils Jean, qui dirigeait une papeterie à Raths-Damnitz et dont l'épouse venait d'avoir un enfant.

Ils descendent le Rhin en bateau jusqu'à Cologne, où ils visitent la cathédrale, puis à Hambourg où ils sont impressionnés par les paquebots transatlantiques. Une voiture les conduit à Lubeck, puis à Rostock. Ils prennent alors le train, puis le bateau pour Copenhague.

Après la visite de la ville ils parcourent la côte environnante, puis partent pour Stettin et retrouvent peu après le fils du pasteur à Raths-Damnitz.

Ils découvrent les paysages et la cuisine locale, les fameux « *bestrichene Butterbrote* », mais aussi la manufacture où travaille le jeune Orth. Ils assistent au baptême de Violette Orth, la petite-fille du pasteur.

Quelques jours avant leur départ, ils apprennent la présence de Bismarck dans son château de Varzin à proximité. Ils vont grâce au pasteur Schumann de cette commune, visiter le parc du château, dans

lequel ils aperçoivent un gibier abondant. Le pasteur ayant demandé la permission au propriétaire, celui-ci, Bismarck, invite les deux pasteurs à dîner. Il faut rappeler qu'à cette époque Bismarck avait été écarté du pouvoir.

Les détails de cette soirée du 3 septembre 1892 ont été notés par le pasteur :

« Autour du prince de Bismarck, se tenaient à table le comte et la comtesse de Rantzau, fille du prince, leurs enfants Othon, Christian et Henri, le D^r Chrysander, secrétaire du prince, Lindow, précepteur des enfants, Adélaïde Harter, demoiselle de compagnie, les pasteurs Schumann et Orth, Carl von Fischbach, *Oberfortsmeister des Hohenzollern* à Sigmaringen.

On servit du filet de bœuf, du sanglier. Le prince exigea que son hôte alsacien prît de la moutarde et de la sauce.

Le prince demanda au pasteur l'objet de son voyage. Celui-ci lui dit que son fils dirige la papeterie de Raths-Damnitz et qu'il venait lui rendre visite. Le prince demanda alors :

- Les Alsaciens s'accommodent-ils de l'annexion allemande ?

Le pasteur répondit :

- Il y en a qui se réjouissent du nouveau régime ; beaucoup aussi se sentent tout aussi français qu'il y a vingt ans. Mais la plupart ne savent pas bien ce qu'ils veulent. Si on demandait maintenant aux alsaciens de choisir entre la France et l'Allemagne, je ne suis pas sûr que ceux qui ont fait de bonnes affaires depuis 1870 désireraient se réunir à la France. Mais je crois que la majorité d'entre eux se prononcerait pour un retour à la France.

- Je le crois aussi, dit le prince. Est-ce que les fabricants de Mulhouse, qui ont perdu par l'annexion, leurs débouchés en France, en tout ou partiellement, ont trouvé en Allemagne, une contrepartie ?—Nombreux sont ceux qui ont fait, surtout dans les premières années d'après-guerre d'excellentes affaires, mais autant que je puisse en juger, ils ont dû modifier leurs procédés de fabrication. Beaucoup ont aussi subi des déboires, surtout ceux qui ne s'adaptaient pas au goût allemand ou ne voulaient pas se moderniser.

- Il fut question, dit le prince à un autre moment, d'un rattachement de Mulhouse à la Suisse en 1871. Aurait-ce été le vœu de la population ?

- Certains s'en seraient peut-être accommodés, mais pas la majorité, surtout parmi les gens de la campagne.

Le prince ajouta :

- Et l'industrie mulhousienne eut reçu le coup de grâce par l'annexion à la Suisse, car séparée de l'Allemagne et de la France, elle n'aurait pas pu écouler sa marchandise et aurait périclité.

Au sujet de l'annexion, il déclara ceci :

- Nous n'avons pas pris l'Alsace-Lorraine pour lui faire plaisir, ni pour lui causer de la peine, mais pour nous-mêmes. L'Alsace est un glacis pour l'Allemagne. Nous souhaitons que les Alsaciens soient aussi heureux que possible et qu'avec le temps deviennent de bons Allemands. Nous l'espérons aussi. Pourtant il nous faudrait une meilleure frontière que l'ancienne. Pendant cent ans, les Français nous ont attaqués et ont utilisé l'Alsace-Lorraine comme tremplin. Désormais l'attaque sera plus difficile, les Vosges forment un meilleur rempart que le Rhin et Strasbourg et Metz sont dans nos mains de puissantes forteresses.

Le prince parla de la guerre de 1870, qui était, comme il disait, prévue mais non voulue par l'Allemagne. Le pasteur Orth déclara alors :

- La déclaration de guerre m'a terriblement troublé, car je craignais de nous voir commencer une guerre injuste et j'étais convaincu que la France perdrait et que l'Alsace serait perdue. Cette conviction, je l'ai exprimée en classe de philosophie le 20 juillet au Lycée de Mulhouse, devant des jeunes gens qui avaient tellement été excités par le Figaro et d'autres journaux, que la haine la plus violente contre la Prusse emplissait leurs cœurs et s'exhalait dans leurs paroles. Là-dessus je fus dénoncé comme traître et le 25 juillet je fus cassé de ma fonction d'aumônier.

- Cela ne m'étonne pas ! fit le prince. On croyait agir en patriotes, mais moi je n'étais pas du tout sûr de notre victoire. Le soldat français est certainement aussi bon que l'allemand et le chassepot était une bien meilleure arme que notre fusil à aiguille. Le cœur gros je suis entré en guerre. C'est seulement

après Spiekeren, que j'ai cru à la victoire allemande. A Wissembourg et à Woerth, les troupes allemandes étaient beaucoup plus nombreuses que les françaises, mais à Spiekeren, elles étaient plus nombreuses que les nôtres. C'est là que j'ai compris que malgré l'infériorité de notre fusil nous étions supérieurs aux français surtout par notre organisation.

La conversation s'orienta ensuite vers les vins d'Alsace que le prince appréciait beaucoup, surtout le Rangen de Thann. Après le café, la conversation prit alors un tour plus sérieux, le prince affirma :

- En politique, comme d'ailleurs dans tous les domaines, il n'y a rien de plus néfaste qu'un homme qui ne sait pas ce qu'il veut et qui est incapable de prendre une décision. Louis XIV savait prendre des décisions et les exécuter et c'est pourquoi il a accompli de grandes choses ; mais du fait qu'il a persécuté les huguenots, il a porté à son pays une blessure presque inguérissable et rendu à l'Allemagne un service immense. ... Personne ne peut prévoir l'avenir avec certitude, mais je crois que tôt ou tard, nous aurons une nouvelle lutte entre l'Allemagne et la France, car la France nous attaquera de nouveau dès que son étoile lui semblera favorable ; mais je crois fermement que nous remporterons de nouveau la victoire.

Bismarck est alors âgé de 77 ans et malgré ce grand âge, il est encore physiquement et intellectuellement intact. D'après le pasteur, « c'est un gentleman des pieds à la tête et il peut en même temps être si aimable que le visiteur perd toute contrainte. Son visage rayonne d'intelligence et d'énergie et souvent un sourire malicieux joue sur ses lèvres malgré sa forte moustache. »

Le lendemain on célébrait la fête des moissons, sur un des domaines du prince. Le pasteur, sa fille et leurs hôtes s'y rendirent. Les paysans dansaient et dégustaient du cidre et de la bière. Vers six heures arriva une au trot la voiture de Bismarck, accueilli par des chants. Le précepteur des petits enfants du prince, présenta alors Adolphine à Bismarck qui lui demanda comment lui plaisait le pays.

Après ce séjour et ces rencontres inoubliables, le pasteur et sa fille prirent le chemin du retour en s'arrêtant à Berlin, où ils visitèrent le château Sans-Souci et le *Babelsberg*, château de l'empereur Guillaume 1^{er}. Le soir ils assistèrent à l'opéra *Tannhäuser*.

Le voyage les conduisit ensuite à Eisenach puis à Francfort avant de rejoindre Mulhouse.

Le fils du pasteur fut ensuite appelé à la manufacture de l'Ile Napoléon chez Zuber et Rieder en octobre 1892.

Source : Bulletin du musée historique de Mulhouse Tome LXX, année 1962.

Extrait de : « *Le voyage en Poméranie de Jacques Orth en 1892* » rédigé par Adolphine Orth et retranscrit par Christian Wolff.